

# Bulletin des parents de Saint-Ferriol

## Les saints éducateurs



Saint Jean Bosco,

fondateur des Salésiens, le génie surnaturel au service de l'éducation



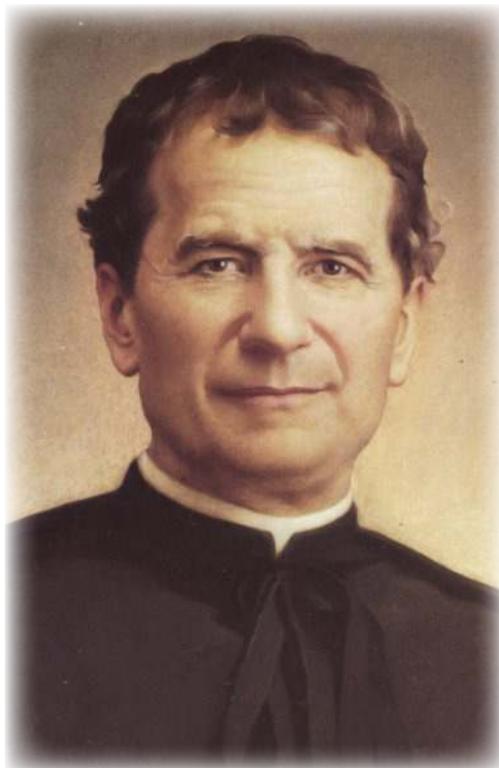
N° 3 - Janvier 2015

## I<sup>ère</sup> PARTIE VIE ET ŒUVRES DE SAINT JEAN BOSCO

### Un prodige de nature et de grâce

La vie de saint Jean Bosco ? Un véritable conte de fée ! Du balai, les sorcières, les prestidigitateurs, les génies, les diseuses de bonne aventure et tourneurs de table ! Vous êtes ridicules ! Ce thaumaturge là, qui nous vient de Turin et du XIX<sup>e</sup> s., est à lui seul une apologie de l'Eglise catholique, « une des gloires les plus pures de l'Eglise » (Pie XII) et de l'Eglise dans sa mission d'éducatrice, une preuve flagrante de sa divinité. En cet homme, l'extraordinaire devient l'ordinaire. Il est l'homme aux songes, l'homme qui guérit à distance, ressuscite, voit l'avenir, lit dans les cœurs, lutte contre les démons, fait sentir sa présence à plusieurs endroits en même temps. On ne se demande pas quels charismes il aurait possédés, mais lesquels lui auraient manqué.

Et pourtant, en ce saint personnage qui rivalisait avec les plus grands dans l'accomplissement du merveilleux, rien qui transparait au dehors de cette surnaturelle richesse, ou plutôt si ! une inexprimable maîtrise de lui-même en toute occasion et une irrésistible attraction des cœurs. Le Dieu qui le comble de puissance, l'habite aussi au plus profond de l'âme. Cette relation si aimante et confiante entre le Créateur et sa créature engendre inmanquablement en notre privilégié une paix inaltérable, un calme divin, ainsi qu'une attirance mystérieuse qui lui attache tout ceux qu'il rencontre, du plus petit élève au plus grand de ce monde. Encore aujourd'hui, le simple souvenir de son nom répand un charme indéfinissable.



Saint Jean Bosco ! C'est Dieu qui agit à travers lui. Et jugez l'œuvre ! A sa mort, la congrégation salésienne qu'il a fondée pour l'éducation chrétienne des enfants est déjà répandue en Amérique latine et un demi-siècle plus tard en Afrique et en Asie. Elle demeure encore une des plus nombreuses congrégations catholiques.

Au naturel, ses racines piémontaises lui laissent l'héritage d'un caractère réfléchi et joyeux, mais le Bon Dieu s'est plu à rajouter en lui avec magnificence les qualités les plus complètes : un corps à la fois robuste et agile, entraîné par la rude vie des champs - n'a-t-il pas plaqué contre un mur avec ses mains d'acier un mâtin inopportun -, ce qui ne l'empêchait pas d'être musicien talentueux ; une

imagination très éveillée ; une mémoire légendaire ; une étonnante intelligence pratique ; une volonté tenace ; une prodigieuse capacité de travail.

Sa dévotion à la Sainte Vierge l'a cependant préservé du plus terrible des maux : l'orgueil. Un tel arsenal de talents suscitait quelquefois en lui au début de sa carrière, comme on peut le comprendre, des sentiments de complaisance qu'il a dû combattre en suivant fidèlement une règle sacerdotale et en s'efforçant de tout ramener à Dieu et à Notre-Dame. L'humilité, la « jauge » de la sainteté, s'encre si bien qu'elle lui devint instinctive :

« Qu'as-tu vu de plus beau dans ta vie ? » demanda-t-il un jour à un élève.

« Don Bosco. »

« Tiens, reprit-il interloqué, tu me fais penser à un brave paysan, qui visitait l'exposition des objets de notre dernière loterie. Pendant que tout le monde s'extasiait sur telle ou telle œuvre d'art, lui demeurait figé devant un énorme saucisson. Il n'y avait pour ses yeux rien de plus beau que cela. »

Son tempérament impétueux et passionné lui joua aussi des tours. La Providence lui permit, non sans ba-

taille, de contrôler une ardeur trop humaine. Il laissera tomber très tôt sa passion des cartes et du violon. Il n'usa des jongleries, qu'il aimait beaucoup et pour lesquelles il rivalisait avec les plus doués, qu'avec parcimonie et toujours pour la bonne cause. Jeune de dix ans, reproduisant ce qu'il voyait dans les foires, il s'exerçait déjà à des prouesses gymnastiques parfois périlleuses, à des tours de magie, pour attirer une foule de jeunes qui pouvait assister aux talentueux spectacle si elle avait auparavant prié le chapelet et écouté le sermon du curé de Murialdo répété de mémoire.

En trop peu de lignes, nous retracerons dans un premier temps la vie de ce bienfaiteur de l'enfance, en relevant ses vertus particulières et ses conseils avisés, puis dans un deuxième temps nous admirerons les dons étranges dont le ciel l'a gratifié et enfin sa pédagogie si recommandée par l'Eglise.

### **A l'école de maman Marguerite : l'éducateur éduqué**

Il y aura bientôt 200 ans, naquit Jean-Melchior, le 16 août 1815. Après Antoine que son père François eut d'un premier mariage, et Joseph, il arrivait le troisième aux Becchi, lieu-dit non loin de Chateaufort d'Asti, sise à 18 km de Turin.

Son premier souvenir remonte à ses deux ans : la mort de son père, emporté par une violente pneumonie. Toute sa vie, lui qui exerça la paternité spirituelle auprès de tant d'orphelins, il se rappellera les paroles de sa mère en sanglots, l'immortelle maman Marguerite : « Mon petit, ton père, tu ne l'as plus. » Désormais, c'est elle, Marguerite Bosco, qui tiendra la maisonnée et éduquera seule les 3 enfants. Dans la pauvreté des Becchi, il fallut toute l'énergie et la confiance en Dieu de la vigoureuse et si pieuse paysanne pour arriver à bonne fin. Elle remplit à sa manière un rôle prépondérant dans la vocation de son fils. Elle éduqua l'éducateur. « La mère qu'il eût, déclara Pie XII, explique en grande partie le père qu'il fut pour les autres. » (Al. Aux jeunes époux, 31 janv. 1940) C'est avant tout à son école, par ses exemples, que notre bienheureux apprit la meilleure méthode, celle qui entraîne avec douceur les enfants dans la vertu, en particulier l'obéissance, sans céder aux caprices. Elle lui inculqua aussi un des piliers surnaturels de sa pédagogie : « Surtout, mon petit Jean, aime bien la Sainte Vierge ! »

A neuf ans, un songe, prémices de bien d'autres, va lui découvrir l'appel divin de manière voilée : devant sa porte, un groupe de polissons criait et blasphémait. Il les reprit d'abord par les paroles, puis, tant qu'à faire, par les poings. Un personnage mystérieux l'avertit : « Non ! pas de violence ! De la douceur ! De la douceur si tu veux gagner leur amitié. » Les garnements changés au départ en fauves se transforment tout-à-coup en tendres agnelets tandis qu'il entend la voix bienveillante d'une femme : « Prends ta houlette et mène-les paître. Plus tard tu comprendras le sens de cette vision. »



**Maman Marguerite**

En outre, saint Jean souffrait des traces de jansénisme que conservaient certains ecclésiastiques. Croisés sur le chemin, ils restaient distants et froids de sorte que les enfants n'osaient les approcher. Si un jour il devenait prêtre, le futur « père des orphelins » était bien décidé à se rendre plus accessible.

### **Les premiers et difficiles pas vers le Sacerdoce**

Vers onze ans, le brave Jean savait lire mais sans plus. Les Bosco ne possédaient pas le sou pour se permettre des études, et on avait besoin de tous les bras valides pour travailler la terre. La rencontre providentielle avec Don Calasso, prêtre de Murialdo, qui fut frappé à la fois de l'étonnante mémoire du jeune homme et de son profond recueillement, amorça son avenir sacerdotal. Persuadé des vues particulières de Dieu à son égard, il le prit un an sous sa protection pour lui apprendre le latin.

La grande épreuve vint de son frère Antoine. De douze ans son aîné, il ne comprenait pas qu'on put se plonger dans le travail intellectuel. La vie de l'esprit n'était que temps perdu et inutilité. Les scènes de violence quand il surprenait son frère Jean absorbé dans les livres, obligèrent Madame Bosco à éloigner son bien-aimé garçonnet de la maison familiale et inévitablement de l'étude. Il mena, deux années durant, la vie des champs chez les Moglia, famille aisée et accueillante.

Revenu aux Becchi, pour éviter les démêlés avec son frère, sa mère dut partager l'héritage paternel et Antoine se sépara définitivement des siens. Malheureusement, dans le même temps, le maître vénéré, Don Calasso, rendit son âme à Dieu. Que faire ? Maman Marguerite se décida pour l'école primaire de Chateaufort. Agé de

quinze ans, pensez les moqueries qu'il reçut ! Au début, revenant à midi puis repartant après le déjeuner, il allongeait dans la journée 20 km, pied-nus s'il-vous-plait, car sinon « ça use les souliers ». On connaît la chanson. Pour éviter tant de fatigue, la forte femme se coupa une fois de plus de son petit et trouva à le loger sur place moyennant quelques offrandes de denrées. L'année suivante, l'adolescent partait au collège de Chiéri, et tint lieu de domestique chez une bonne dame pour payer sa pension.

### Dix ans à Chiéri

La modeste ville devait l'accueillir dix ans. C'est là qu'il faut évoquer l'événement connu de sa mésentente avec l'acrobate, la rencontre décisive de son ami, Louis Comollo, et de son guide spirituel, saint Joseph Cafasso, et enfin, son entrée au séminaire jusqu'au sacerdoce qu'il reçut à Turin. Pendant toute cette longue période, ses études et sa pension se payèrent pas des prêtres bienfaiteurs, le travail de ses mains, ou même le sérieux de sa conduite et le génie de ses facultés intellectuelles qui lui accordait les meilleurs résultats au séminaire et ainsi, comme la coutume le voulait, une réduction conséquente des frais.

Les dimanches après-midi, un saltimbanque s'avisa de se donner en spectacle par des acrobaties dans les environs. Fort bien ! Mais ce n'était pas du goût de Jean qui, à pareille heure, avait l'habitude de réunir des garçons de son âge pour des promenades et visites avant de les instruire de la religion. Inutile de dire quel divertissement les jeunes choisissaient. Alors le bouillant catéchiste provoqua l'intrus dans un concours d'athlétisme. La course, le saut, la grimpe dans les arbres, la danse du bâton sautillant sur les paumes, les épaules, le dos, la tête et le nez, à chaque fois, le saint remportait la victoire. Il gagna ainsi le départ du rival et le cœur de ses premiers « élèves ».

Pour l'entraîner à une vertu plus solide, le Bon Dieu le lia d'amitié avec Louis Comollo, un saint précoce dont le tempérament doux et timide jurait avec celui de son intrépide ami. Cette âme pure décéda très tôt, avant son ordination. Le dortoir de Don Bosco se rappellera toujours cette clarté éblouissante qui l'aveugla et le tapage effrayant qu'il entendit deux nuits plus tard au milieu de ces paroles : « Bosco, Bosco, Bosco, je suis sauvé. » Les zélés imprudents s'étaient promis de se prévenir de leur salut quand le premier viendrait à mourir. Saint Jean regretta sincèrement cette témérité. Plus tard, il écrira la vie de ce fidèle compagnon.

Autre lien providentiel : le renommé Joseph Cafasso, l'apôtre des condamnés à mort. Figurez-vous que saint Jean hésitait à revêtir la bure franciscaine. Cet ordre l'aiderait à dompter sa fière nature et résoudrait par la même occasion le problème des finances. Don Cafasso le remit, dès la première entrevue, sur le chemin de sa véritable vocation : « Entrez au Grand séminaire, puis

tenez-vous prêt à suivre les indications du ciel. »

L'Église ordonna l'abbé Bosco prêtre pour l'éternité le 5 juin 1841. Sa mère l'avertit affectueusement : « Commencer à dire la Messe, c'est commencer à souffrir. »

### Un événement fortuit et l'œuvre commence

Don Cafasso encouragea l'abbé Bosco à parfaire sa formation sacerdotale au Collège ecclésiastique de Turin, le Convitto, sorte de Prieuré avant l'heure qui, en plus d'une vie commune de prières et d'apostolat, donnait aux prêtres l'occasion d'approfondir ensemble leur théologie. Don Bosco, au contact plus direct avec la population, se désola devant le spectacle d'une jeunesse abandonnée à elle-même, entraînée par sa mauvaise nature et les malicieux compagnons aux dérèglements les plus lamentables. Que faire ?

Le jour de l'Immaculée-Conception, le 8 décembre 1841, la Sainte Vierge, usant d'un incident quelconque, sonna le début d'une œuvre immense. Dans la sacristie de l'église Saint François d'Assise, saint Jean s'appretait à célébrer la Messe. Il entendit alors le grondement du sacristain pestant contre un pauvre garçon de 16 ans, entré dans la pièce en curieux. Il ne savait servir la Messe et se faisait chasser à coups de plumeau. Le prêtre nous rapporte lui-même la scène.

« Don Bosco - Que faites-vous ? criaï-je bien haut. Pourquoi battre cet enfant ? Qu'a-t-il fait ?

Sacristain - Pourquoi vient-il à la sacristie s'il ne sait pas servir la messe ?

Don Bosco - Mais vous avez mal agi.

Sacristain - Que vous importe à vous ?

Don Bosco - Cela m'importe beaucoup, c'est mon ami. Rappelez-le sur-le-champ, je dois lui parler.

- Tête de mule, tête de mule ! gronda le sacristain qui courut après le garçon.

En l'assurant d'être mieux traité, il l'amena près de moi. Le pauvre jeune homme s'avança tout tremblant et pleurant encore des coups encaissés.

DB - As-tu déjà assisté à la messe ? lui dis-je le plus gentiment possible.

BG - Non, répondit-il.



DB - Viens donc y assister ; ensuite j'aimerais te parler de quelque chose qui te fera plaisir.

Il me le promit. Mon intention était d'adoucir la peine de ce pauvre enfant et de ne pas le laisser sur une mauvaise impression à l'égard du personnel de cette sacristie. Je célébrai donc la messe, puis l'action de grâce habituelle terminée, je menai le garçon dans une petite abside de l'église.

Avec le sourire et en l'assurant de n'avoir plus à craindre des coups de bâton, je l'interrogeai.

DB - Mon bon ami, comment t'appelles-tu ?

BG - Je m'appelle Barthélémy Garelli.

DB - De quel pays es-tu ?

BG - D'Asti.

DB - Ton père est-il encore en vie ?

BG - Non, mon père est mort.

DB - Et ta mère ?

BG - Ma mère est morte aussi.

DB - Quel âge as-tu ?

BG - Seize ans.

DB - Sais-tu lire et écrire ?

BG - Je ne sais rien.

DB - Sais-tu chanter ?

BG - Non.

DB - Sais-tu siffler ?

Alors le garçon se mit à rire, la glace était rompue.

DB - As-tu fait ta première communion ?

BG - Pas encore.

DB - Es-tu déjà allé à confesse ?

BG - Oui quand j'étais tout petit.

DB - Et maintenant, vas-tu au catéchisme ?

BG - Je n'ose pas.

DB - Pourquoi ?

BG - Parce que mes camarades plus jeunes savent leur catéchisme, et moi, si grand, je n'en connais rien. Alors j'ai honte d'aller à ces leçons.

DB - Si je te faisais le catéchisme en particulier, viendrais-tu l'écouter ?

BG - Je viendrais volontiers.

DB - Tu viendrais volontiers dans cette pièce ?

BG - Je viendrais volontiers pourvu qu'on ne me donne pas de coups de bâtons.

DB - Sois tranquille personne ne te maltraitera. Au contraire tu seras mon ami et tu n'auras affaire qu'à moi et personne d'autre. Quand veux-tu que nous commençons notre catéchisme ?

- Quand il vous plaira.

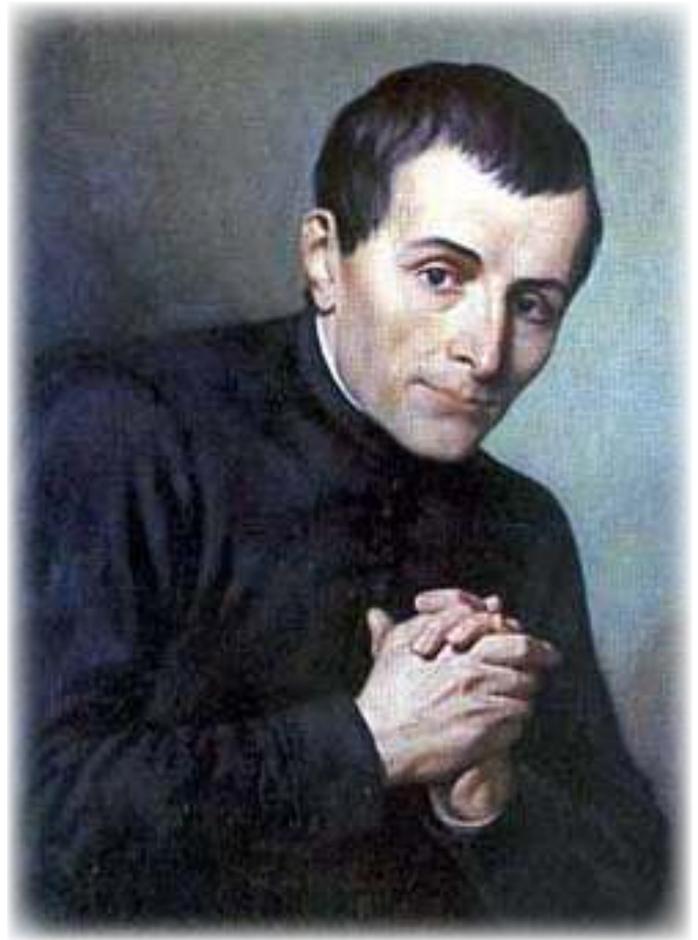
- Ce soir ?

- Oui.

- Tout de suite, veux-tu ?

- Oui tout de suite avec plaisir. »

Ce genre de dialogue, admirable de pédagogie et suscitant la confiance de l'enfant, se renouvèlera souvent lors des nouvelles rencontres. Une des plus belles conquêtes de Don Bosco, le chef de bande Michel Magon, dut sa conversion à cette approche pleine d'aménité, de sim-



**Saint Joseph Cafasso**

plicité et de sérénité devant les réponses goguenardes, en une soirée d'automne, le temps d'attendre un train dans une gare mal éclairée. Le rayonnement surnaturel du saint fit le reste.

Quoiqu'il en soit, le dimanche suivant, le jeune Barthélémy revint avec six compagnons et Don Cafasso en trouva deux autres. Peu à peu, les efforts de tous allèrent grossir le frêle embryon et trois années plus tard, lorsque l'abbé Bosco, ayant terminé le renforcement des études prévu par le Convitto, devait quitter les lieux, les enfants se comptaient à environ 300.

### **Des jeunes enfants SDF**

**S**aint Joseph Cafasso prévoyait de grandes choses pour son dirigé. Il s'évertua à ne pas le faire quitter Turin pour une paroisse de campagne, ni d'ailleurs de la ville, ce qui le mettrait dans l'impossibilité de continuer une œuvre si remplie d'espérance. Don Bosco, en octobre 1844, seconda donc l'aumônerie d'un orphelinat de filles, le Refuge Sainte-Philomène, fondé par la très généreuse Marquise de Barolo. Au voisinage de l'Institut, les garçons tapageurs pouvaient se retrouver autour de saint Jean pour du catéchisme et des récréations endiablées. Trop endiablées, d'ailleurs ! Elles n'étaient pas du goût de tous. Le vacarme, la proximité de gars mal élevés avec un institut de filles et, surtout, l'impardonnable, des plates-bandes piétinées, obligèrent l'encombrant éduca-

teur, sous les instances du voisinage, à s'ébattre autre part.

Don Bosco trouva un terrain vague en face d'une vaste chapelle entourée d'un cimetière. Le bon curé de l'endroit accepta volontiers les polissons, mais la bonne ne l'entendait pas de la même façon. Le patronage ne dura là qu'un dimanche après-midi.

Quelques semaines plus tard, on choisit les « Moulins de la Doire » où s'élevait une humble église. Mais que voulez-vous, le remue-ménage ne plût pas aux riverains. Les garnements durent encore déguerpir.

Qu'à cela ne tienne, déambulons et chaque dimanche, dirigeons nos pas vers un sanctuaire ! Fort bien. Néanmoins, il fallut affronter l'hiver.

Alors saint Jean loua trois chambres dans une maison, non loin de chez la Marquise de Barolo, et toute la marmaille se casait - on ne sait comment au juste - pour le catéchisme et les cours du soir. Les jeux se déroulaient dans les prés voisins. Ah mais ... ! La quiétude des autres locataires ! Allez, ouste, vauriens ! Encore à la rue. Le toit manque. On se contentera donc d'un maigre terrain.

Pendant ce temps, le clergé inspectait l'affaire. Il voit trop grand, ce jeune abbé. Il est zélé, mais peu réaliste et, qui sait, peut-être dérangé du ciboulot ? Deux ecclésiastiques vinrent le visiter et l'invitèrent pour un sympathique petit tour en fiacre. Notre saint savait à quoi s'en tenir. Il descendit volontiers dans la rue avec eux, et fit en sorte de les faire monter les premiers, feignant de les suivre. Mais il ferma sur eux brusquement la portière et clama au cocher : « Vite, à la maison de santé ! » Arrivés au galop à destination, nos deux vénérables, drôlement agités, eurent toutes les peines du monde à persuader de la méprise le personnel de service venu les maîtriser avec énergie.

Une si grande œuvre voulue de Dieu ne s'affermir pas sans déboires de toutes sortes. Encore un coup, le propriétaire vint prier Don Bosco et ses protégés de quitter le misérable pré qui leur restait. L'homme de la confiance à toute épreuve se prit à faiblir. Saint Jean contemple ses enfants insoucians et nous avoue lui-même : « ... Je sentis mon cœur éclater. J'étais seul, sans aides, à bout de forces, la santé ébranlée, et je ne savais où réunir désormais mes pauvres petits. Cachant ma douleur je me promenais à l'écart, et peut-être pour la première fois je sentis les larmes me monter aux yeux. » Il jeta au Ciel une ardente prière quand, entrant dans le pré, un personnage l'accosta et lui proposa avec bail pour 300 francs par an un superbe hangar et le terrain limitrophe. Autant le dire tout-de-suite, ce genre de providence fut presque constante dans la vie de notre bienheureux. Lorsque tout semble perdu, au moment le plus inattendu, Dieu donne à son serviteur tout ce dont il a besoin. « Contra spem in spem » chante la liturgie dans la Messe de saint Jean Bosco, « J'ai espéré contre toute espérance. » Ce fut évident pour les problèmes - perpétuels - d'argent, mais aussi pour la conversion des âmes.

Pendant un an et demi, la troupe errait de ci, de là.

La voilà enfin arrivée au lieu fondateur, le hangar de la famille Pinardi au Valdocco. Petite providence, penisons-nous ! Notons quand même que trois songes lui avaient auparavant indiqué l'endroit. « Ça y est, avait-il dit un matin, je l'ai vue, ma maison. » Et souvenons-nous que ce modeste local contient en germe rien moins que des centaines d'écoles, deux congrégations, des églises immenses, des pays lointains évangélisés, d'innombrables âmes conquises à Dieu et surtout, des saints.

### **Un prêtre exténué**

Et puisque une bénédiction ne vient jamais sans une croix, Madame la Marquise, voyant la santé délabrée de son aumônier, exigea un choix : ses orphelins ou les galopins des rues. En ce dernier cas, c'était la porte et la perte de son modeste pécule. La décision est facile à deviner, mais le pauvre prêtre avait-il besoin de cette nouvelle épreuve ? Il est à bout. Pensez donc ! L'orphelinat et le patronage ! Tout un monde à confesser, instruire, nourrir, habiller, soigner, amuser, faire jouer ; chercher du travail aux adolescents ; les appels à l'aide pour gagner des sous, les visites aux malades et aux prisonniers, les soucis des déménagements ; sans oublier les obligations sacerdotales qu'il faut de toute façon considérer plus comme un repos que comme un labeur. En juillet 1846, se déclarèrent une pneumonie violente et des crachements de sang. En une semaine, la mort se tint à la porte.

La désolation envahit les enfants. Ce petit peuple bientôt sans père rivalisa de prières et de sacrifices pour sauver leur bienfaiteur. Il manquait encore une prière, celle de Don Bosco. Un intime réussit à lui arracher cette supplique : « Seigneur, si cela peut vous plaire, guérissez-moi ! » Le lendemain, les médecins annonçaient la fin de la crise. Il dut partir cependant dans la terre natale, aux Becchi, pour se refaire une santé.

En novembre 1846, en dépit des recommandations médicales, il revint à la maison Pinardi dont il loua quatre chambres. Maman Marguerite l'accompagnait.

### **La situation se stabilise**

Pour une fois, il ne dut pas fuir son nouvel asile à cause de ses sauvages compagnons. Ce fut les autres locataires qui au fur et à mesure délogeaient de la bâtisse. Il put enfin l'acheter. Où trouvait-il les fonds nécessaires ? Il serait trop long de s'étendre sur un point si vaste de sa vie. Les dons de divers pays, les incessantes quêtes, les énormes loteries qui prenaient beaucoup de temps et de fatigue, les prédications, la presse, lui permirent toujours in extremis de terminer ses projets, parfois après de longues attentes. Quoique Don Bosco resta toujours d'humeur égal, on peut dire que la pénurie d'argent fut une constante souffrance et ses ouvrages demeurent les témoins d'un miracle permanent.

Au départ, il profita largement de la présence de sa

mère, pour la nourriture, le jardin, le soin de la maison, le raccomodage des petits écervelés. Il arrivait à Maman Marguerite de n'y plus tenir. Un jour, son fils lui montra le crucifix avant qu'elle ne parte découragée. « Tu as raison, dit-elle. » Elle reprit alors courageusement son tablier. La brave femme expira le 25 novembre 1856, pleurée de tous.

Peu à peu, Don Bosco consolida les cours du soir, sut se choisir et former des aînés devenus ses auxiliaires. En 1847 et en 1848, il ouvrit deux autres patronages à différents endroits de Turin. Il élargit ses vues, commença à abriter des petits orphelins et donc à ouvrir un internat. Il accrut le domaine des études et fonda ses premiers ateliers, en particulier pour éloigner ses jeunes des multiples tentations malsaines qu'ils rencontraient au travail à l'extérieur. Il construisit sa première église au Valdocco. Consacrée à saint François de Sales, elle symbolise l'esprit surnaturel d'humilité et de douceur par lequel Don Bosco voulut se guider, lui et tous ses fils. Il agrandit la vieille maison Pinardi.

Érigée en dix ans, toute cette folle entreprise laissa abasourdis les sceptiques des débuts.

Oh, bien sûr ! Le démon ne chôma pas et tenta d'ébranler le courage de l'athlète : abandon d'amis pris par la politique et la guerre entraînant avec eux des groupes de jeunes, des épreuves notables dans l'édification des bâtiments, etc. Peine perdue ! Notre-Dame veille et protège son prêtre. C'est elle le maître d'œuvre en cette affaire et elle aboutit toujours à ses fins. Les simples articles ne pourront jamais explorer toutes les facettes de cet homme original, ni rappeler toutes les aimables anecdotes qui foisonnent dans une existence si remplie. Avant de rapporter quelques faits extraordinaires et les manières pédagogiques du saint dans les deux prochains mois, abordons, pour finir le récit de sa vie, les grandes œuvres qui nous feront encore apprécier ses vertus héroïques de charité, de patience et de confiance en Dieu.

## Un dévouement inlassable

Le cœur large de notre Don Bosco n'entendit pas se contenter de sa chère marmaille, si remuante et fatigante soit-elle. On sait déjà que son assiduité auprès de ses petits l'avait entraîné aux portes du tombeau. Pourtant, à compter retraites, prédications dans tout le Piémont, confessionnaux assaillis, gens désorientés à guider dans le droit chemin, visites des prisons, soins des malades, églises à bâtir, courses après l'argent, écrits spirituels, on reste ébahi devant une telle profusion d'activités, et convaincu que la force naturelle de cet homme, nonobstant son équilibre et sa sérénité, n'y suffisait évidemment pas. Il fallut l'aide constante et disons miraculeuse de Dieu. Seul un homme uni continuellement à Jésus-Christ put arriver à cette cadence apostolique.

Sa parole claire, calme et même mélancolique sur les vérités éternelles qui faisaient l'unique objet de ses



prédications, attirait les auditeurs et laissait le Saint-Esprit travailler les âmes. Il était disputé pour des neuvaines, des missions, des triduumms, des retraites aux fidèles et aux religieux.

Il écrivit les biographies de Louis Comollo, Dominique Savio et Michel Magon. Il publia également des manuels de classe, des livres d'histoire et même des pièces de théâtre. A l'image de son modèle saint François de Sales, sa plume s'attaquait aux ennemis de l'Église, en particulier les protestants vaudois. Sa campagne de presse, sous le nom de « Lectures Catholiques », lui valut d'ailleurs quelques attentats de la part des sectaires furieux.

## Les agitations politiques

Le calme et le sourire permanents de Don Bosco nous feraient vite oublier qu'il vécut au milieu d'événements politiques on ne peut plus agités. Après la défaite de l'envahissant Napoléon en 1815, l'Italie reprit son ancien découpage en 7 Royaumes, dont les États pontificaux au centre de la péninsule. Une partie des italiens, de tendances libérales, rêvait pourtant d'indépendance et d'unification. Des émeutes en 1820 et en 1831 au nord, puis en 1843 et 1846 à l'est, furent durement réprimées avec l'aide de l'Autriche et de la France. Puis Cavour, le rusé diplomate, au service de Victor-Emmanuel II qui comptait bien unifier l'Italie à son profit, réussit pour un temps à convaincre Napoléon III de ne plus intervenir et même de lui prêter main forte. Suivirent les luttes héroïques des zouaves pontificaux défendant les États de l'Église et la Ville éternelle contre les

bandes aventurières de Garibaldi. En 1870, une fois que les troupes françaises évacuèrent l'Italie pour la guerre franco-allemande, Victor-Emmanuel spolia le Pape de sa souveraineté temporelle sur Rome.

### Le prêtre qui impressionna les « césars »

Don Bosco voulut rester au-dessus de la mêlée et ne s'embarassa aucunement de politique. Il dut, par contre, s'occuper des politiciens et des grands de ce monde. Tout d'abord par devoir, parce que, sur ordre du Pape, il se démena diplomatiquement pour certaines affaires délicates de nominations d'évêques. Mais aussi par zèle. Pourquoi pas ? Les grands sont des âmes et, bien qu'intéressé pour l'avenir de son œuvre, c'est également dans cet optique sacerdotal que saint Jean n'hésitait pas à les rencontrer. Il tint contact avec des comtes et des comtesses, des marquis et des marquises, des sires, des rois, des personnages très en vue du Risorgimento (terme en usage pour désigner cette fièvre de l'unification italienne), des parlementaires, l'anti-clérical Rattazzi, l'adroit Cavour ... Devant ce prêtre original, ces princes de la République en venaient bien à se poser la question du salut de leur âme. Cavour lui-même appréciait beaucoup le bienheureux et savait que la perquisition qu'il avait permise, un jour, au domicile du papiste Bosco ne donnerait rien. « Don Bosco est plus malin que vous. » avait-il lancé à son ministre. Saint Jean avait promis sa prière à l'homme d'Etat et, de fait, Cavour vit un prêtre avant de mourir.

A la fin de sa vie, durant les 3 mois qu'il passa en France, Don Bosco put faire la connaissance de notre incrédule Victor Hugo et lui rappeler l'éternité de son âme. De retour à son cher Turin, sur les instances du



**L'Italie dans les années 1850**

baron Ricci, il repartit pour Frohsdorf, près de Vienne en Autriche, s'employer à consoler et rétablir, si tel était la volonté de Dieu, le petit-fils de Charles X, le comte de Chambord, bien mal en point. Après une amélioration sensible, les imprudences du prince, ne tenant pas assez compte de sa faiblesse, ne donneront pas suite à la guérison.

### L'ami des papes

Saint Jean est connu pour avoir été l'intime du pape Pie IX. Ce dernier lui prodigua conseils, encouragements et n'hésita pas à lui laisser de belles sommes pour son œuvre. Il désira vivement la branche féminine des Salésiens. Il l'invita à relater ses songes sur papier. Il voulut même le créer camérier secret. « La belle figure que je ferais au milieu de mes gamins avec du violet à ma soutane ! » se récusait Don Bosco. Cette amitié profonde le reconforta beaucoup dans les deux épreuves terriblement amères qui l'affligèrent : la menace de l'Index d'un de ses opuscules sur saint Pierre et la méfiance quasi-continue de son archevêque, nommé à Turin en 1871 et décédé en 1883 (cette mésentente permise par Dieu pour la gloire du saint n'empêchait pas l'évêque en question d'être tout à fait digne de sa fonction). En échange, Don Bosco aidait Pie IX de son mieux en acceptant des charges de confiance, en communiquant au Pontife les lumières d'en-haut qu'il recevait en songes et en lui vouant avec toute sa congrégation une fidélité inconditionnelle.

La première entrevue avec le successeur de Pie IX ne manque pas d'intérêt. Apercevant le cardinal Pecci, venu pour le conclave, il s'agenouilla à ses pieds :

« Que votre éminence me permette de lui baiser la main !

- Qui êtes-vous pour vous approcher avec cette assurance ?

- Je suis un pauvre prêtre, qui aujourd'hui baise la main de votre Eminence ; à peu de jours d'ici, il espère bien lui baiser le pied.

- Je vous défends bien de prier pour ça.

- Vous ne pouvez me défendre de demander à Dieu ce qu'il lui plaît.

- Si vous priez dans ce sens-là, je vous menace de censures.

- Oh ! Eminence, vous n'avez pas encore le pouvoir de me les infliger. Quand vous l'aurez, je m'inclinerai.

- Mais qui êtes-vous pour me parler sur ce ton ?

- Je suis Don Bosco.

- Allons, taisez-vous ! C'est le moment de travailler et non de rire. »

Huit jours plus tard, le cardinal Pecci, élu Souverain Pontife, prit le nom de Léon XIII. Le style changeait d'avec son prédécesseur, mais il continua à aimer et défendre l'œuvre salésienne, jusqu'à dévoiler au fondateur : « Je veux être tout pour les Salésiens ; je veux compter

comme le premier de vos coopérateurs. » Rangeant Don Bosco parmi les saints, assuré de sa réussite, il lui pria de prendre en main l'édification de la basilique du Sacré-Cœur entamée à Rome.

Nous sommes en 1880. Saint Jean, cassé par les ans et les fatigues, venait de finir la construction de sa troisième église consacrée à saint Jean l'Évangéliste, ayant dédié la deuxième à Notre-Dame Auxiliatrice. Malgré les alarmes de ses salésiens, l'audacieux reçut la mission avec un confiant abandon au Sacré Cœur. La recherche des finances explique son passage de trois mois en France comme nous l'avons vu plus haut. « Je me noie ; les dettes m'écrasent, pouvait-il geindre avec raison ... Seul Paris, avec son cœur et sa richesse peut me sauver. Paris ! Paris ! »

### Le fondateur de congrégations

Il fallait bien trouver une armée de virils apôtres et faire perdurer son œuvre. Mais comme toute congrégation aimée de Dieu, la Société Saint-François-de-Sales se bâtit sur la croix et grandit avec la croix : le manque de persévérance des premières recrues, les défections inévitables et, ce qui accabla le saint davantage, le temps démesurément long que prit Rome pour approuver la nouvelle société. De multiples objections d'adversaires ecclésiastiques toujours bien intentionnées se dressèrent contre son projet. Tous ces embarras provoquaient en même temps des tensions lorsqu'il s'agissait d'ordonner prêtres les sujets de Don Bosco. A qui seront-ils ? Au diocèse ou à la congrégation qui n'avait reçu pour lors qu'un décret de louange ? C'est Pie IX qui, en 1874, mit fin au calvaire en donnant la voix manquante pour la reconnaissance des règles salésiennes. « Si, sachant ce que je sais maintenant, j'avais à recommencer tout le travail que m'a imposé la fondation de la Société, et à endurer toutes les fatigues qu'elle m'a values, je ne sais si j'en aurai eu le courage » avoua l'infortuné Don Bosco.

A l'époque même du saint, la Société se répandit jusqu'en Patagonie.

La Providence lui révéla son successeur immédiat bien jeune. Croisant dans les Halles de Turin un petit bonhomme de 10 ans, l'éducateur étendit sa main gauche et fit le geste de la couper avec la main droite. Puis il dit à l'enfant : « Prends mon petit Michel. » Don Michel Rua fut le digne émule de Don Bosco, comme Elisée le fut d'Elie.

En 1872, avec le soutien de sainte Marie Mazzarello, il fonda les Filles de Marie-Auxiliatrice, consacrée aux écoles de jeunes filles.

A ces deux congrégations se greffa un

tiers-ordre, l'Union des Coopérateurs Salésiens.

### La mort du saint

Don Bosco assista à la consécration de la basilique du Sacré-Cœur en 1887. Mais depuis le 3 décembre de la même année, il ne put célébrer la Messe. « Et maintenant, il ne me reste plus qu'à faire une bonne conclusion. » Les salésiens, le Pape et le monde entier priaient pour sa santé chancelante. « Inutile, disait-il. Je m'en vais à l'éternité. »

La visite de Mgr Cagliéro, l'évêque salésien, revenu d'Amérique pour revoir enfin son père spirituel, ce père qui avait longtemps à l'avance, comme toujours, deviné son élévation à l'épiscopat, le consola particulièrement.

Il reçut l'ultime communion le 29 janvier, jour de saint François de Sales. « Vive Marie ! » « Que votre volonté soit faite ! » répétait-il. Le 31 janvier, vers 4 heures du matin, saint Jean Bosco rentra dans le Ciel.

Sa recommandation finale doit rester gravée dans nos cœurs : « Dites aux enfants que je les attends tous au Paradis. Du haut de la chaire, insistez sur la fréquente communion et la dévotion à la très sainte Vierge. »

## II<sup>e</sup> PARTIE LES FAITS EXTRAORDINAIRES

Malgré son apparence anodine de simple curé de campagne, le peuple enthousiaste poursuivait l'homme de Dieu. Son entrée dans la cour de récréation provoquait la ruée des enfants autour de lui, sa seule présence dans une ville électrisait les foules. « Le saint ! Le saint ! » s'exclamait-on à sa vue. Les pauvres gens réclamaient une bénédiction, un mot de l'humble prêtre pour reprendre courage. Il fit déplacer, bien malgré lui, le tout Paris, fut reçu en Espagne comme un roi. Il remua même l'enfer en déchainant la rage de Satan.

La sainteté attirait et, il faut bien le dire, dans une large mesure, les miracles. Du haut du Ciel, Jésus l'envoya prêcher le royaume de Dieu et guérir les malades.

Et, comme en Palestine, les gens glorifiaient Dieu qu'un tel pouvoir fut donné aux hommes. Pensez donc ! Un guérisseur qui remédiait, d'une courte parole, aux maladies les plus diverses et un prophète - auquel les sans-gêne allaient jusqu'à demander les numéros gagnants du loto !

Et pourtant, à en juger sa réflexion à l'un de ses re-



ligieux, Don Bosco craignait fort ces charismes célestes et agissait presque à regret : « Si tu l'avais, ce don, tes larmes et tes prières supplieraient le Ciel de te l'enlever. » Pensait-il alors à l'engouement gênant des chrétiens auprès de sa personne ou aux inévitables tiraillements de conscience que devaient lui susciter les révélations sur l'état d'âme de ses élèves ?

### Un curieux toutou

Avant de considérer les merveilles de Don Bosco pour son prochain, commençons par les merveilles de Dieu pour son serviteur avec un fait des plus connus et aimables de sa vie : la protection du fameux Grigio.

Certains quartiers louches de Turin laissaient à désirer. De plus, la lutte acharnée de la plume du saint contre les Vaudois attisait aussi l'appétit de vengeance des sectaires qui lui dressèrent des traquenards et, à certaines occasions, au moyen d'armes à feu.

Grigio - « le gris » en piémontais - nom signalant assez facilement la teinte de son pelage, était un énorme chien sans beaucoup d'allure mais rappliquant toujours à point, venant d'on ne sait où, et repartant sans laisser d'adresse. Féroce comme un bouledogue pour les malfaiteurs qui en voulaient au saint, il se rendait doux comme un labrador pour les enfants de l'Oratoire. Don Bosco rencontra Grigio pour la première fois, non sans appréhension, un soir d'automne 1852. Pour dissuader les agresseurs, il suffisait au brave canidé, la plupart du temps, de déambuler tranquillement aux côtés de son maître adopté et s'enquérir de sa mise en sûreté. D'autres fois, il lui fallait jouer des mâchoires et là, tant pis pour les mauvais sujets qui n'avaient pas pris soin de se protéger la gorge. Les méthodes du molosse variaient suivant les circonstances. Il lui arrivait d'empêcher Don Bosco de sortir de chez lui, flairant le guet-apens qui l'attendait. Il disparut lorsque les persécutions cessèrent.

Ange empruntant les traits d'un animal, ou bête fabuleuse comme la vie des saints nous en rapporte l'existence ? Saint Jean Bosco n'osait lui-même trancher.

### Un sommeil instructif

Envers son élu, Dieu usa en de nombreuses circonstances d'une voie providentielle des plus insolites : le songe. Bien sûr, le fait se rencontre déjà dans l'histoire de l'Eglise, mais peut-être pas à ce rythme quasi naturel. On se souvient du rêve de ses 9 ans qui augura sa vocation d'éducateur. Désormais et jusqu'à la mort,

le songe deviendra l'habituel moyen du bon Dieu pour guider son prêtre, le rassurer, l'aider dans son labeur.

Il vit à l'avance, durant le sommeil, son terrain d'apostolat à Turin, la maison Pinardi, la basilique Notre-Dame Auxiliatrice, l'expansion de son œuvre dans le monde entier. Il visita en détails par l'imagination divine la maison des Salésiens à Marseille qu'il allait acquérir à Sainte-Marguerite, etc. Dieu l'instruisait sur l'état d'âme de ses élèves, lui montrait par des rêves d'aventures l'influence néfaste des mauvais camarades, le grand secours de la Sainte Eucharistie et de la Vierge Marie. Les songes le descendirent en enfer, lui découvrirent les méthodes favorites du démon pour enchaîner les âmes, notamment les mauvaises confessions.

Il en profitait pour éclairer les personnes qui en avaient besoin, pour annoncer des nouvelles plus ou moins heureuses, même si elles concernaient Victor-Emmanuel. « Grands deuils à la Cour ! » annonça-t-il au roi du Piémont-Sardaigne en décembre 1854. En effet, les premiers mois de 1855, à la suite de la loi sur la suppression des couvents présentée en novembre précédent, se soldèrent par le décès de la mère, de l'épouse et du frère du roi.

Au début, Don Bosco s'était méfié de ces impressions nocturnes, mais avec la parole apaisante de Don Cafasso à qui il se confia, et en constatant les réalisations multiples de ce qu'il voyait en dormant, il ne s'inquiéta plus. Ces vues du sommeil accentuèrent sans doute la calme assurance du saint devant les difficultés dressées contre l'avancement de ses œuvres.

### Un regard pénétrant les cœurs et l'avenir

Rien qu'au physique, le regard de Don Bosco semblait atteindre l'inaccessible. Et lorsque se jouait le salut de ses enfants, l'éducateur n'hésitait pas à parler franchement. Les exemples surabondent.

Un jour, un élève lui demanda un conseil visant le bien de son âme.

« Eh bien, répondit-il, il y a trois ans et demi que tu vis en état de péché mortel.

- Comment est-ce possible ? Je me confesse régulièrement à Don Savio.

- C'est pourtant comme ça, tu le sais bien. »

Et les litanies d'une cinquantaine de péchés, cachés en confession, furent recensées par Don Bosco qui reçut en échange une cinquantaine d'hochements de tête approbateurs et contrits. Le repentant promit de se confesser avant le soir.

Les enfants connaissaient ce don déconcertant et en profitaient parfois lors de péchés difficiles à accuser :



« Dites vous-même mes fautes. » Le confesseur commençait alors la liste ; le pénitent n'avait plus qu'à acquiescer. Leur directeur ne scrutait pas seulement le secret des consciences pour révéler les péchés mais aussi féliciter les actes vertueux : « Quelle perle tu as gagné pour le paradis en accomplissant ce sacrifice ! »

Il se choisissait également des missionnaires pour sa congrégation. Un marseillais, généreux donateur, prévint ses enfants, un soir où il recevait le Serviteur de Dieu : « Prenez garde, Don Bosco est un voleur. » En effet, le regard de l'éducateur fixa le sixième de la famille, Ludovic, en disant : « Celui-ci est pour moi. » Ce petit phocéén devait entreprendre, avec Mgr Versiglia, la première mission salésienne de Chine.

Notre voyant avait sa manière à lui, discrète et mystérieuse, d'annoncer les événements futurs. Il n'expliquait pas, on attendait et le temps lui donnait raison.

Un exemple entre mille : A Lille, une certaine Germaine D. craignait que sa taille fort petite n'entravât son entrée dans la vie religieuse.

« Mon Père, voulez-vous prier pour que je grandisse, demanda-t-elle.

- Vous grandirez, répondit le prophète avec douceur ; vous grandirez, je vous l'assure, mais ailleurs. »

La brave demoiselle mourut quelques temps après et s'envola au ciel où l'on grandit mystiquement à l'âge et à la taille du Christ.

### Une étrange apparition

Intervenir personnellement et physiquement à plusieurs endroits à la fois est le propre du Tout-Puissant. Par contre, le Bon Dieu peut permettre à un saint d'agir dans un lieu différent et souvent lointain de celui qu'il occupe actuellement. Des deux côtés, des témoins impartiaux affirment la présence du bienheureux. On suppose alors que Dieu poste à sa place un ange ayant pris ses traits ou emploie tout autre procédé mystérieux pour cacher sa disparition momentanée.

Pour le cas mentionné ici, il n'est pas question d'une simple vue à distance qui, somme toute, demeurerait monnaie courante pour l'éducateur. Les petits délinquants se croyaient à l'abri des regards, mais n'échappaient pas à la vigilance de leur maître. « Fais-moi le plaisir, dit-il un jour à un enfant, d'aller au grenier du bâtiment des apprentis : tu y trouveras un tel, qui est en train de fumer : appelle-le et dis-lui de venir se confesser. »

Dans la nuit du 5 au 6 février 1886, c'est bien d'une bilocation dont il s'agit, une apparition soudaine de Don Bosco à une heure et dans un pays où il ne pouvait se déplacer. Dans le collège salésien de Barcelone, en Espagne, quelques pensionnaires faisaient scandales auprès de leurs camarades. L'hypocrisie de cette engeance vicieuse rendait ses agissements plus redoutables. Le directeur de l'établissement dormait du sommeil du juste lorsqu'une voix connue l'appela : « Don Branda ! Don



Branda ! Lève-toi donc, et suis-moi. » Déconcerté, le prêtre découvrit au pied de son lit la douce silhouette de son Supérieur de Turin. « Ta maison marche bien, je suis content de toi ; mais il y a un point noir. » Se disant, le saint lui montra quatre élèves dans une vision. Il intima au directeur l'avertissement pour l'un des coupables et le renvoi pur et simple des trois autres. Peu après, Don Bosco s'éclipsa. Se croyant victime de son imagination, Don Branda préféra attendre. Quelques jours plus tard, il reçut une lettre de Don Rua lui expliquant que Don Bosco voulait savoir s'il avait rempli la tâche qu'il lui avait demandée. Mais, toujours hésitant, il différa encore l'exécution. Alors, au bout d'un ou deux jours, au pied de l'autel avant la Messe, une voix impérieuse lui murmura : « Si tu n'exécutes l'ordre, c'est la dernière messe que tu dis. » On le comprend bien, les trois élèves furent congédiés sur l'heure.

### L'ombre du saint faisait des miracles !

Par une condescendance tout aimable du Sacré-Cœur, les apôtres devaient faire des miracles plus grands encore que les siens - à part la Résurrection, bien entendu. Avec saint Jean Bosco, même chose ! Les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, la nourriture se multiplie.

Ne dépasse-t-elle pas le miracle de l'hémorroïsse de l'évangile touchant le manteau de Notre-Seigneur Jésus-Christ, cette guérison du 10 juin 1868, le lendemain

de la consécration de la basilique Notre-Dame Auxiliatrice ? Une paralytique dans son véhicule ne pouvait atteindre et parler au thaumaturge, encerclé de toutes parts par un peuple en liesse et nullement décidé à frayer un passage. Alors, résolue à n'importe quel prix à voir le saint, elle descendit illico de la voiture pour marcher vers lui, et au moins le toucher. C'est bien ça, elle marcha ! Elle, la malade incapable auparavant de bouger ses membres paralysés, elle s'avança vers son bienfaiteur et ne s'aperçut qu'au milieu du chemin, de sa guérison. L'heureuse jeune fille cria de joie et ses parents, profondément émus mais désirant rester discrets, n'arrivèrent pas à la retenir : « Non, je veux aller remercier la Vierge de cette grâce. »

Tout devient facile avec Don Bosco.

### Sauvé in extremis

Le plus beau miracle de saint Jean mérite d'être rapporté in extenso, tellement il fourmille d'enseignements pour le salut.

Parmi les enfants qui fréquentaient le premier patronage de Don Bosco, en 1849, se trouvait un jeune homme de 15 ans, fils d'un aubergiste du voisinage. Ce garçon s'appelait Charles. Il était assidu aux réunions, et Don Bosco le connaissait particulièrement. Pendant une absence prolongée du saint, il tomba malade, et fut bientôt à toute extrémité. L'enfant, tout doucement préparé à cette confession suprême, supplia qu'on lui amenât ce prêtre qu'il aimait et en qui il avait toute confiance : Don Bosco. On courut en toute hâte à l'Oratoire, mais ce fut pour apprendre que le saint n'était pas rentré de son voyage. Il fallut donc faire appel aux bons soins d'un autre prêtre, et le vicaire de la paroisse, alerté, vint administrer le petit moribond. Le surlendemain, le malade n'était plus de ce monde. Ses dernières heures avaient été très agitées. Sans cesse, le pauvre enfant réclamait Don Bosco à son chevet.

Quelques heures plus tard, Don Bosco rentra à Turin. On n'eut rien de plus pressé que de lui communiquer la démarche des parents. « Passons chez lui, pensa Don Bosco, peut-être en est-il encore temps. » Pour tout le monde, évidemment, cette démarche n'était qu'une visite de condoléances à la famille, mais Don Bosco avait son idée ... Au domicile de l'enfant, il se heurta à un domestique qui ne put que lui dire :

« - Vous arrivez trop tard, monsieur l'abbé ! Voilà six

heures que Charles est mort !

- Allons donc, répliqua Don Bosco, il n'est qu'endormi. »

L'homme le regarda d'un air ironique qui semblait dire : « Pour qui nous prenez-vous ? Je suis bien certain de ce que je dis. » Mais Don Bosco, souriant, de répliquer :

« - Que voulez-vous parier qu'il n'est pas mort ? »

A ce moment, surviennent les parents, tout en larmes, qui confirment la triste nouvelle et donnent des détails sur la fin de leur enfant. Ils insistent sur le fait qu'il a réclamé Don Bosco jusqu'à son dernier soupir. Le saint prêtre entre alors dans la chambre mortuaire, où

quelques personnes priaient auprès du défunt. Un cierge brûlait à la tête du lit. Selon la coutume de l'époque, l'enfant était enseveli dans un humble drap cousu. On ne voyait de lui que son visage, sur lequel était étendu un voile de mouseline.

D'un geste, à l'entrée de la chambre, le saint avait congédié les parents et les amis qui se trouvaient là. Il s'approche du lit funèbre, s'arrête un instant et alors un doute s'empare de son esprit : « Qui sait si cet enfant, qui m'a réclamé avec une telle insistance, a bien fait sa dernière confession ? » Faisant alors intérieurement la plus fervente des prières, Don Bosco bénit ce corps qui a toutes les apparences d'une dépouille mortelle, et, à deux reprises,

sur le ton du commandement : « Charles, Charles, lève-toi » dit-il.

A cette voix, le cadavre parut frémir. D'un geste brusque, Don Bosco déchire le linceul, et découvre le visage.

« - Comme me voilà arrangé ! dit l'enfant, dont les yeux grands ouverts semblent sortir d'un profond sommeil. »

Puis il se soulève et, portant ses regards autour de lui, il aperçoit le Père qu'il aimait :

« - Oh ! Don Bosco, s'écrie-t-il. Comme je suis content de vous voir ! Si vous saviez comme je vous ai appelé ! C'est le bon Dieu qui vous envoie. Vous avez bien fait de me réveiller. »

- Parle, parle, mon petit Charles, murmure le Saint, dis bien tout ce que tu as à me dire. Je ne suis ici que pour toi. »

Alors, l'enfant, tout heureux de retrouver son Père, d'une voix que Don Bosco connaissait bien, se met à lui raconter ceci :



Don Rua et Don Bosco

« - A cette heure, je suis bien sûr que je devrais être en enfer. Dans ma dernière confession, j'ai caché un péché commis voilà quelques semaines. Un mauvais camarade m'y avait poussé à la suite de vilaines conversations. A un certain moment, j'ai eu un songe étrange. Il me semblait être au bord d'une fournaise ardente, poursuivi par une meute de démons qui voulaient me saisir. Déjà, ils allaient s'emparer de moi, quand une Dame, au visage radieux, se dressa entre moi-même et ces démons furieux : « Laissez-le tranquille, dit-elle : il n'est pas encore jugé. » A ces paroles, une grande angoisse envahit mon âme, mais à ce moment précis, j'ai entendu votre voix qui m'appelait, et je me suis tout à coup réveillé. Oh ! mon Père, maintenant, confessez-moi, je vous en prie. »

Sur un signe de Don Bosco, la mère et la tante qui avaient assisté à cette scène, dans l'état qu'on devine, sortirent de la chambre. Quand elles rentrèrent avec les autres membres de la famille qui avaient été alertés, la confession était achevée. L'enfant redisait, avec un rayonnant sourire : « Don Bosco est venu me sauver de l'enfer. » Il vécut encore deux heures entières, ayant toute sa connaissance. Mais, chose à remarquer, son corps restait froid comme le marbre. A un certain moment, le saint lui dit :

« - Maintenant que tu es sûr de ton salut, puisque tu es en grâce avec le bon Dieu, veux-tu demeurer sur la terre ? Désires-tu rester au milieu de nous, ou bien t'en aller là-bas ?

- Je désire aller au ciel, répond l'enfant.

- Eh bien, au revoir ... en Paradis, murmure Don Bosco. »

Comme s'il n'eût attendu que cette permission, l'enfant inclina la tête sur l'oreiller, ferma les yeux et reprit son immobilité. Cette fois, il s'était véritablement endormi dans le Seigneur.

### L'enfer en émoi

La fureur du démon voudrait s'assouvir. Vraiment, ce saint met en trop grave péril son empire sur les âmes. Et le danger grandit avec la fondation des Salésiens qui perpétuera l'esprit de ce Bosco de malheur. Alors, comme pour le curé d'Ars, comme pour le Padre Pio, en plus des nombreuses épreuves provoquées contre ses œuvres, c'est physiquement que la bête immonde s'attaquera au bienheureux. A partir environ de 1862 et jusqu'en 1864 semble-t-il, le serpent jaloux hanta les nuits déjà si courtes de Don Bosco. Le manège infernal variait les plaisirs : des cris stridents à l'oreille, des tempêtes dans la chambre, un tapage assourdissant au plafond, des visions sinistres de monstres, des flammes sortant du poêle éteint, des objets projetés, le lit, la table de nuit, le pauvre dormeur secoué comme un prunier, écrasé par l'ange ricanneur, le visage badigeonné de glace.

Le matin, le saint apparaissant la mine défaite, ne pouvait cacher ces luttes nocturnes, et encore, garda-t-il

le silence sur bien des points. Elle reflète admirablement son cœur, la réponse qu'il donna à un de ses fils lui demandant pourquoi il n'exorcisait pas le Malin : « Mais si je l'éloigne de moi, c'est à vous qu'il s'attaque. » De fortes têtes, décidées à en découdre, veillèrent, une nuit, devant la chambre du saint. Frissonnants de frayeur au premier vacarme, ils s'enfuirent au galop. La victime de cette haine démoniaque répondit à un curieux jugeant l'affaire à la légère et expliquant naïvement comment il s'y prendrait avec le diable : « Mon enfant, rien que la peur te ferait mourir à son premier contact. »

La prière de ses collaborateurs atténua peu-à-peu l'emprise diabolique. Plus tard, la seule pensée de ces périodes terribles lui causait de l'effroi.

### Le vieil homme et l'enfant

Qui l'eût cru ... qu'un petit provençal tint une si grande place dans la vie de saint Jean Bosco ! Pour être plus exact, il s'agit d'un petit toulonnais dont le père, un avocat, Maître Colle, livra des millions pour l'œuvre salésienne. Depuis 1878, une amitié profonde lia le saint et le Comte Colle, mais davantage encore le fils du Comte, Louis, une âme très pure. En mars 1881, en déplacement à Marseille, l'apôtre des adolescents se rendit à Toulon pour préparer ce jeune homme de 17 ans à rentrer dans l'éternité.

Louis Colle mourut le 3 avril en prédestiné et depuis, l'amitié du vieil homme et de l'enfant continua en colloques célestes. Partout, le petit ami manifestait sa présence, à la sacristie, à table, dans le train, sur le quai de la gare. Parfois, c'est à l'autel pendant la Messe ou la communion que l'envoyé d'en-haut s'entretenait avec le prêtre en semi extase. « Semi » parce que le saint n'hésitait pas à lui reprocher de venir le distraire. Le radieux angelot lui annonça en particulier la conquête par les Salésiens de la Patagonie, de la Chine et de l'Afrique. Il insistait sur la communion précoce des enfants, sur les grâces insignes de la dévotion au Sacré-Cœur. Nous connaissons la plupart de ces apparitions par ce qu'en écrivit le privilégié à la Comtesse Colle. La dernière en date remonte à mai 1885, mais il n'en voulut rien dévoiler.

Bref, il n'y a pas à dire, la vie de Don Bosco est un ravissement, mais il n'a pas dû se reposer beaucoup !

## III<sup>e</sup> PARTIE RÉFLEXIONS SUR LA MÉTHODE PÉDAGOGIQUE DE SAINT JEAN BOSCO

Saint Jean Bosco doit surtout sa réputation à sa méthode d'éducation, directement inspirée de la spiritualité de saint François de Sales, mais plus profondément du Cœur doux, humble et aimant de Notre-Sei-

gneur Jésus-Christ. Ses entreprises éducatives reçurent les honneurs de l'Église. Quel est donc le secret pédagogique du saint ? Que voulût-il inspirer avant tout aux enfants ? Quels sont les moyens mis en oeuvre ? Quels en sont les résultats ? Pouvons-nous les obtenir à notre époque dissolue ?

### **Le but de la vraie pédagogie**

**L**a pédagogie ou l'art d'éduquer se propose avant toute chose de sauver les âmes, d'amener l'enfant à Jésus et à Marie. Elle nous fixe d'emblée dans l'univers surnaturel, dans l'objectif que notre Père des cieux se propose en créant chaque homme.

Cependant, de nombreux obstacles rendent très difficile l'aboutissement de ce programme divin et, disons-le, impossible à l'homme livré à ses seules ressources. La grâce nous dirige vers le Paradis, mais encore faut-il l'accueillir et la garder. Le péché originel, même après le baptême, laisse ses désolantes traces et tyrannise la pauvre créature humaine qui aura besoin de puissants secours surnaturels. Et quand le démon et le monde vicieux se mettent de la partie, à qui se confier sinon à Dieu et aux multiples aides qu'il nous a préparées par sa sainte Église. Oublier cet état lamentable de l'homme, c'est se fourvoyer dès le départ dans l'oeuvre éducative. Le saint nous prévient qu'« en ce monde nous avons non pas un temps de paix, mais de guerre continuelle » et qu'en plus, le jeune homme « traverse l'âge le plus dangereux » d'une vie (et heureusement « le plus beau » aussi).

Néanmoins, la nature humaine blessée par le péché n'a pas changé pour autant, et la grâce habitera une nature sensible, passionnée, aimante et ne la détruira pas. L'éducateur devra là-aussi en tenir largement compte, dans sa manière d'aborder l'enfant pour faire épanouir peu-à-peu une sensibilité ordonnée, une raison saine, une volonté droite.

Pour réussir dans l'éducation de la jeunesse, « qui des choses divines est la plus divine », saint Jean Bosco, en serviteur fidèle de Dieu, conscient que ces « âmes en danger » ne lui appartiennent pas, s'emploiera à ressembler au propriétaire de ces âmes, le Sacré-Coeur, et usera de la méthode la plus efficace, selon son expérience, à les élever : la méthode dite « préventive ». Cette appellation vient de l'éducateur lui-même. Sur ce point, il livre ses secrets de façon brève dans son court « Traité sur la méthode préventive », ses avis sur « La charité en éducation » et ses « Consignes aux directeurs ».

### **Les principes de la méthode préventive**

**C**ertains clichés réduiraient la méthode préventive à l'absence de punitions et de contraintes. Il suffit de constater le résultat délétère de notre monde imbu de naturalisme et de faux respect de la liberté d'un chacun pour s'apercevoir qu'une éducation basée sur le délire rousseauiste est un fondement au désordre et à la des-



**Saint Dominique Savio**

truction de la société. Il est vrai que les manières du saint tentent de s'opposer à une méthode basée sur la répression où, comme le nom l'indique, le supérieur s'exerce à réprimer toute brusquerie, à rester le moins possible auprès de ses petits et à montrer constamment un visage sévère. Mais en sus de l'écart considérable du surnaturel entre les procédés du saint et ceux de Jean-Jacques Rousseau, loin, très loin de Don Bosco, l'intention de créer pour l'enfant un univers sans silence, sans obéissance, sans autorité, sans respect et même sans aucune punition, comme le réclament nos pédagogues utopistes du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> s., ainsi que les qualifie l'historien Jean de Viguerie.

Le premier moyen de prévention est justement de « prévenir » c'est-à-dire avertir l'enfant des différentes règles à suivre et « veiller ensuite les élèves de telle sorte qu'ils demeurent toujours sous le regard attentif du directeur ou des assistants. » Le principe ne se résume donc pas dans le « ne jamais punir », mais à mettre tout en oeuvre autant sur le plan naturel que surnaturel, à favoriser un climat paisible et familial, entretenu par une confiance et une affection mutuelles, pour faire obstacle aux péchés passibles de sanctions, ou alors ce ne seront que des fautes arrachées à l'insouciance et à l'exubérance de l'âge.

Tout l'édifice éducatif se fonde, en fait, sur la cha-

rité, vertu avenante, douce et patiente. La charité aime l'enfant et le lui montre, non par des manifestations de sentimentalité malsaine, mais par des avis salutaires, par la préoccupation de ce qui l'intéresse et de son salut éternel, par la participation à ses jeux d'enfant, sans pour autant rentrer dans la familiarité vulgaire et avilissante. Cette considération visible est l'idée maîtresse de la méthode préventive. Les garçons doivent être aimés et se savoir aimés. La crainte indispensable à toute autorité naîtra tout naturellement de cet amour noble et du sens du devoir inculqué par la religion. Le garçon craindra de contrister Dieu et de perdre l'affection de son maître qui sera pour lui un père et non un simple supérieur.

Si, malgré cela, il faut sévir, surtout lorsqu'il s'agit de péché ou d'insolence, Don Bosco demandera des précautions. Les avis préalables, la connaissance des règles et la mansuétude du correcteur permettront de mieux faire accepter la punition. Il importe cependant que ces corrections demeurent rares, discrètes et sans humiliation. En ce domaine, le saint donna les principes généraux et laissa l'initiative de la procédure à la prudence du surveillant qui devra tenir compte des circonstances. Par contre, le châtiment corporel ne trouvait aucun crédit chez les Salésiens. Ce que redoutait par dessus tout leur fondateur, c'était que l'enfant ferme son cœur, se défie et reste secret pour ses maîtres parce que blessé par leur attitude impatiente ou considérée comme injuste. Plus tard, même s'ils ont perdu de vue la religion, au moins se rappelleront-ils les bienfaits reçus à l'école des prêtres et désireront-ils peut-être mourir à leurs côtés.

Ses anciens élèves rapportent du saint qu'« il ne punissait jamais. » Leur admiration sans borne pour lui manifeste bien la réussite de son exquise charité qui obtenait sans punir. Mais l'éducateur avait sa manière à lui de régler les problèmes et de sanctionner par un simple regard ou en retirant ostensiblement son affection. Il lui arriva même une fois, mais une seule et bien à regret, d'infliger un soufflet retentissant à un désobéissant obstiné que des avis bienveillants ne corrigeaient en rien.

### **Les conseils de Don Bosco aux maîtres**

**B**ien sûr, une telle ambition pour le cadre de vie des jeunes réclamera des éducateurs une charité toujours grandissante, un dévouement inlassable, une bienveillante vigilance, le sacrifice de soi, une prudence

et une force d'âme toute particulière.

Toutes ces qualités ne se trouvent que dans l'union à Dieu. Le Salésien devra donc d'abord consacrer du temps à la médiation, à la Messe et au bréviaire. Dans les occupations quotidiennes, il aura fréquemment recours à Dieu. Il tâchera de se faire aimer plutôt que de se faire craindre, de montrer son souci des âmes, de se disposer à bien connaître et à écouter l'enfant.

Il s'assurera par dessus tout de la moralité des jeunes, gardera l'œil et une spéciale sollicitude pour les sujets qui pourraient être pernicioeux, les renverra sans ménagement s'ils manquent en matière de pureté (ne les avertir qu'une seule fois), n'acceptera jamais d'élèves réputés de mauvaises mœurs.

Il commandera avec douceur et jamais des choses où il pensera ne pas pouvoir être obéi. Il tiendra compte du goût des enfants en donnant des responsabilités.

Il priera pour tous ses élèves, mais en premier lieu pour les subordonnés difficiles. Un éducateur se confronte-t-il à un cœur dur et distant ? Il n'aura jamais tout fait s'il n'a pas prié pour lui.

### **Les recommandations de Don Bosco aux enfants**

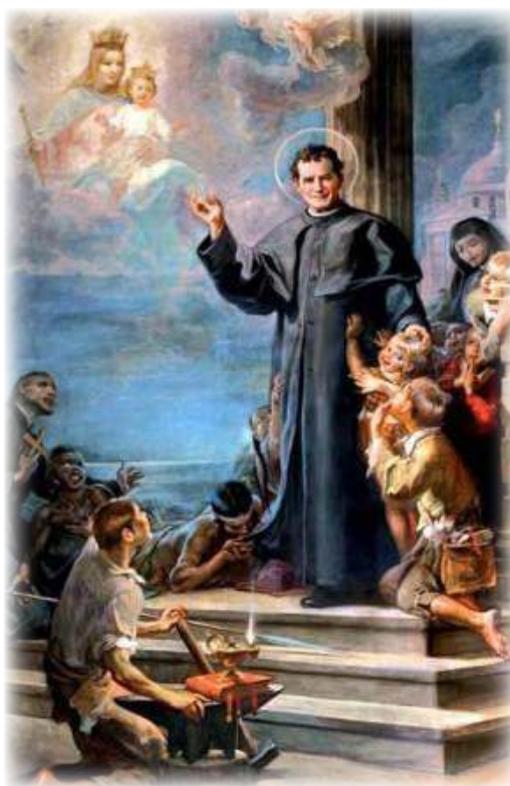
**L**e mauvais esprit, selon notre saint pédagogue, naît et s'alimente principalement dans l'éloignement de Dieu. Les âmes qui ne sont pas en paix avec Notre-Seigneur laissent prise au diable, à la méfiance, à la désobéissance, à la critique, à l'irritation.

L'apôtre des jeunes recommandera donc souvent l'attachement à Notre-Seigneur, à la Sainte Vierge et à leur volonté, rappellera la présence de Dieu, la doctrine chrétienne, les exigences de la vertu

et encouragera la pratique des sacrements.

Sur quels sujets favoris revenaient habituellement les leçons de saint Jean ?

Il chérissait spécialement deux vertus, l'obéissance et la pureté. La première vertu d'un garçon, la source de la sainteté, est l'obéissance qui implique le respect des parents et des maîtres, représentants de Dieu. Il déclara une guerre sans concession à son pire ennemi, l'impureté et inculquera inlassablement l'amour de la belle vertu, la vertu-reine, la pureté. Il préconisait pour cela surtout la fuite de l'oisiveté, piège principal de la jeunesse. Il invitait à fuir totalement les mauvais compagnons : « Fuyez, abandonnez ce lieu, cette école, ce travail ou ce bureau ; supportez n'importe quel mal au monde plutôt que de demeurer dans un lieu ou avec des personnes qui mettent



en péril votre salut éternel. »

Les trois piliers de la vie spirituelle de la jeunesse, les trois pratiques surnaturelles qu'il recommandait instamment étaient la confession fréquente, la communion fréquente et la dévotion à la Sainte Vierge : « L'expérience prouve que les plus solides soutiens de la jeunesse sont les deux sacrements de la confession et de la communion. Donnez-moi un jeune garçon qui fréquente ces sacrements, vous le verrez grandir, devenir homme et, s'il plaît à Dieu, devenir très pieux, gardant une conduite exemplaire pour tous. » « Du haut de la chaire, insistez sur la fréquente communion et la dévotion à la Très Sainte Vierge. » Il conseillait à l'adolescent de réclamer fréquemment à la Madone trois grâces insignes : la préservation du péché mortel, la conservation de la sainte et précieuse vertu de pureté, et enfin, la force de fuir les mauvais compagnons.

Un autre point lui tenait à cœur : les fins dernières et plus précisément la mort. « La mort et le Paradis sont parmi les thèmes les plus fréquents de ses allocutions, note le Père Desramaut. Il étonnera toujours par l'importance qu'il accorda, en formant des garçons pleins de promesses, à la préparation de leurs derniers instants ... C'est que la minute la plus grave de la vie est celle de l'ultime soupir. L'éducateur tel qu'il l'entend est préposé à la réussite de la rencontre éternelle entre Dieu et sa créature. » Chaque mois, les jeunes de l'Oratoire s'exerçaient sous sa direction à « la pratique de la bonne mort » c'est-à-dire vivaient la journée dans des sentiments de componction comme s'ils devaient mourir le soir.

Il faisait également réfléchir et prier sur le choix d'un état de vie, car écrit-il « il est très important de viser juste, avec l'intention de ne pas s'embarquer dans des affaires pour lesquelles le Seigneur ne nous a pas choisis. »

### **Les grandes réussites de Don Bosco**

Nul n'ignore le charisme de saint Jean pour conduire les jeunes à la perfection. Le candide Dominique Savio, le plus jeune canonisé non martyr, doit sans aucun doute son héroïcité précoce à son directeur d'âme. « Le cadeau que je vous demande, lui dit-il un jour, c'est que vous fassiez de moi un saint. » D'autres modèles passèrent entre ses mains expertes. Il en nomma quelques-uns dans son prologue à la vie de saint Dominique : Gabriel Fassio, Louis Rua, Camille Gavio, Jean Massaglia. En outre, il écrivit la vie de Michel Magon qui avait pris Dominique Savio pour modèle, et la vie du petit berger des Alpes, François Besucco. Saint Jean Bosco avoua un jour posséder quelques enfants qui égalaient la vertu d'un saint Louis de Gonzague. A une autre occasion, il se permit de révéler qu'il y avait dans ses murs un ange s'entretenant régulièrement avec Notre-Dame. Il lui faisait alors des commissions pour le Ciel.

Don Bosco réussissait aussi avec les âmes perdues. Au bout d'une journée, il avait transformé le cœur de

jeunes détenus sortis de prison pour une promenade en sa compagnie. Le ministre Crispi refusa de lui confier la maison de correction de Turin, parce que, vous comprenez, « il est capable de faire des prêtres de tous ces détenus. »

### **Avis sur les punitions**

Sur le chapitre des punitions, on pourrait trouver le programme de Don Bosco quasi impossible à suivre. Ce dernier ne niait pas la difficulté de l'entreprise pour l'éducateur. En outre, les temps sont pénibles. Pie XII le déplorait déjà. L'atmosphère empestée par nos idéologues scolaires de la République éloigne les cœurs de Dieu et des paternels avis, provoque à la fois l'avilissement d'une jeunesse sans vigueur et une irritation déraisonnée à sentir le joug d'une autorité. Dans une bonne partie des foyers, la charité s'est transformée en faiblesse, la prudence en nonchalance à corriger, l'esprit familial en sensiblerie déplacée.

A cet égard, un rapide tour de table des divers éducateurs servira à éclaircir certains points et à éviter l'inconvénient de se focaliser sur une seule pensée. Saint Jean Bosco et la méthode préventive n'innovent pas. On peut les comparer à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et l'esprit d'enfance. Ces doctrines s'inscrivent dans une tradition pédagogique chrétienne, en la systématisant ou, pour mieux dire, en la couronnant. De même que la confiance totale en Dieu n'enlève pas la malice du péché et sa réprobation, de même la méthode préventive n'écarte pas la nécessité impérieuse de corriger les défauts et les mille caprices des enfants. Il n'est donc pas question d'une nouvelle ère qui ferait table rase du passé et des conseils avisés d'autres maîtres éminents.

Ne nous étonnons pas, tous prêchent unanimement la charité et la douceur. Saint Jean-Baptiste de la Salle ramenait une classe de 200 élèves tapageurs au calme et à l'ordre par sa douceur et sa fermeté. Le Vénérable Jean-Marie de La Mennais prévenait ses Frères de l'Instruction Chrétienne : « Avec les enfants, soyez bons, patients et doux ; sans doute, il faut être ferme aussi, mais sans être dur et sans se livrer à l'impatience. Vous corrigerez bien mieux les défauts de vos enfants en vous faisant aimer qu'en vous faisant craindre. »

La surveillance ne devra jamais manquer : « Il vaudrait mieux, enseignait le Père Timon David, ne jamais réunir les enfants que de les laisser sans surveillance. » L'ordre et la discipline devront être maintenus : « Le défaut de discipline, déclarait saint Marcellin Champagnat, est dans les classes, la source de tous les maux, la cause directe ou indirecte de toutes les fautes qui s'y commettent. » « Pour établir cette discipline forte et paternelle, continuait-il, l'instituteur a besoin d'une grande vigilance. Mais le but de cette vertu n'est pas seulement de maintenir l'ordre dans l'école ; c'est surtout de prévenir la contagion des vices et de conserver l'innocence des enfants. » L'enfant

n'aime pas cette discipline, elle est une charge à la nature. C'est pourquoi, toujours selon le saint, deux choses sont absolument nécessaires à un maître (sinon, il n'est pas propre à l'enseignement) : la fermeté de caractère et la constance. »

Quant aux châtiments corporels, la loi commune des éducateurs est de les éviter le plus possible : « Est-ce à coups de férule, questionnait saint Marcellin, qu'on élève les enfants et qu'on leur inspire l'amour de la vertu ? » « Je voudrais que toutes les punitions corporelles fussent abolies, exigeait l'abbé de La Mennais ; tâchez de n'en jamais user ; je dis tâchez, parce que, dans certains cas, je sais que cela n'est pas possible ; mais ces cas là sont rares, et alors il faut agir avec tant de discrétion, de douceur et de prudence, qu'il n'y ait lieu à aucune plainte. » Le Père Timon-David rapporte la façon de faire de saint Joseph Calasanz : « Saint Joseph recommandait aux maîtres de punir les élèves le moins souvent possible ; il voulait que l'émulation remplaçât la crainte ... Cependant, on punissait quelquefois, car toute règle doit avoir une sanction pénale ; il y a de mauvaises natures parmi les enfants et le Saint-Esprit a dit lui-même qu'il faut châtier ceux qui n'ont pas de cœur (Prov. X 13). » Il faut ainsi tenir compte des divers caractères. Un simple blâme suffira pour certains, mais pas à des âmes mal dégrossies.

La pensée profonde de saint Thomas d'Aquin, dans son traité de la justice (Somme Théologique), sur ce qu'il appelle « vertu de vengeance » mérite notre attention : « Si l'intention (de celui qui exerce la punition) se porte principalement sur le mal de celui dont il se venge, et s'attarde sur ce mal, c'est absolument illicite ... Mais si l'intention, dans la vengeance, se porte principalement sur un bien que doit procurer le châtiement du pécheur, par exemple son amendement, ou du moins sa répression, le repos des autres, le maintien de la justice et l'honneur de Dieu, la vengeance peut être licite, en observant les autres circonstances requises ... À la vengeance s'opposent deux vices. L'un par excès, qui est la cruauté ou sévérité, qui dépasse la mesure dans les châtiments. L'autre par défaut consiste à punir trop mollement, selon les Proverbes (Prov. XIII 24) : « Celui qui ménage la baguette hait son fils. » La vertu de vengeance consiste en ce que, compte tenu de toutes les circonstances, on garde une juste mesure en exerçant la vengeance. » Le théologien y inclut les châtiments corporels qui ne sont donc pas à voir en soi comme des injustices.

Hormis saint Thomas qui développait un principe général, les auteurs cités parlaient surtout pour les écoles. Or, même si l'esprit chrétien qui les anime reste semblable, il convient de distinguer école et maison. Don Bosco marquait déjà une différence en constatant que « la jeunesse oublie sans peine les punitions des parents,

mais très difficilement celles des éducateurs. »

En famille, on ne se repentira pas d'écouter les sages avis du Cardinal Antoniano, qui écrivit son remarquable traité d'éducation sur la demande de saint Charles Borromée. Terminons par quelques-uns de ceux-là ces longues considérations puisque ce bulletin est d'abord destiné aux familles. Les parents, et surtout le père, tout en surveillant les bonnes dispositions de sa progéniture, ne devra pas se cacher ses défauts particuliers. Il en corrigera les inclinations vicieuses à la racine, dès le jeune âge. Certaines sont propres à cette étape de la vie : préférer le jeu au travail, mentir, dissimuler, rejeter la faute sur autrui, être gourmand (ce qui conduit au vol), curieux, rapporteur du mal, prompt à la colère, lent à obéir. Il ne faudra point passer légèrement sur ces défauts afin d'empêcher qu'il ne dégénère. Les petits n'ont pas encore l'épanouissement total de la raison, mais les parents l'ont et ils l'ont pour ceux dont ils sont responsables. Ne jamais chercher à excuser les enfants en se disant qu'après tout, ils sont si jeunes et donc que leurs

méfaisants présentent peu d'importance. Pour la correction, on ne saurait nier qu'au premier âge, il soit quelquefois nécessaire de saisir la verge et d'en frapper ses enfants, pour arracher les mauvaises inclinations et porter au bien. Souvenons-nous des penchants nocifs que laissent le péché originel. Une indulgence excessive pousse des parents à ne jamais frapper leurs enfants, mais aussi à ne pas souffrir la plus légère correction infligée par leurs maîtres. L'intéressé profitera largement de cet amour aveugle et ne tardera guère à perdre avec la crainte de ses parents le respect qu'il leur doit. Arrivés là, les proches seront si faibles qu'ils ne produiront aucun bon résultat. D'autres pèchent par excès de sévérité. Ils frappent toujours avec colère et sans ménagement pour des causes bénignes. La plupart du temps, les fautes des enfants naissent de l'ignorance ou de la fragilité. Les châtiments corporels doivent être employés avec grand discernement et le plus rarement possible. Le père ne doit pas assouvir sa vengeance, mais chercher un remède avec sang-froid pour entraîner à la vertu et réformer le cœur du coupable. Il doit tout ensemble se faire aimer et se faire craindre. A n'employer que la crainte, le cœur ne se gagne pas et la vertu n'est qu'extérieure. Il n'existe pas que les châtiments corporels. En règle générale, les punitions devraient correspondre aux vertus auxquelles l'enfant a manqué : corriger les disputes par les excuses, la gourmandise par quelques retranchements aux repas, la critique par le silence imposé, l'orgueil par l'humiliation.

En ce domaine, « pour ceux qui aiment Dieu, qui travaillent pour sa gloire, toutes choses travaillent pour le bien » conclut pour nous saint Jean Bosco.

Abbé J. de Pluvié

